

## La dette de l'Angleterre

(Deuxième article)

J'ai montré dans un récent article comment les Canadiens acceptèrent le joug de l'Angleterre sans autre garantie qu'une capitulation dont la plupart des clauses ne contenaient que des concessions temporaires sujettes à l'approbation du roi.

Nous allons continuer cette démonstration.

x x x

La capitulation de Montréal ne réglait que les conditions d'une cession temporaire qui ne devait devenir définitive que trois ans plus tard par le traité de Paris. Ce traité fut signé le 10 février 1763. Il ratifiait et partiellement les conditions qui avaient été accordées lors de la reddition de Montréal. Il donnait aux nouveaux sujets le libre exercice de leur religion, mais il était muet sur le chapitre des lois et de la langue. "Depuis le traité de Brétigny (1) a dit Sismondi, la France n'avait point conclu de paix aussi humiliante".

Cette fois, nous étions bel et bien sujets anglais. Nous ne devions pas tarder à constater que nous le comprenions.

En 1770, Lord North, qui venait de prendre la direction des affaires d'Angleterre imposait sur les colonies d'Amérique une taxe très élevée sur les marchandises qui devaient y entrer. Cette mesure provoqua dans la Nouvelle-Angleterre de sérieux désordres. Une émeute éclata à Boston. Lord North la mit en état de blocus.

Le 26 avril 1774, les représentants des colonies anglaises d'Amérique, sauf ceux du Canada et de la Georgie se réunirent à Philadelphie dans un grand congrès. Ils rédigèrent de longues résolutions et levèrent l'étendard de la révolte. Dans le but de se concilier les sympathies de leurs voisins canadiens, ils leur envoyèrent une longue lettre où ils exposaient les bienfaits d'une constitution libre et les invitaient à assister au prochain congrès. Un Canadien, M. Caen, à qui cette lettre avait été adressée, la fit répandre dans tout le pays, mais sans succès. Les Canadiens, une fois de plus, voulurent rester fidèles à l'Angleterre et repoussèrent ces offres. Ils devaient même aller plus loin et combattre à main armée la Révolution qui se préparait.

C'est ce que nous verrons dans le prochain article.

Georges COURIERES.

(1) Traité signé en 1300 à Brétigny entre Edouard III et le duc Charles, régent de France pendant la captivité de Jean le Bon. Il cédait à l'Angleterre la Guyanne, la Gascogne, le Poitou, la Saintonge.

## FUMER...

Quel mystérieux et irrésistible attrait exerce donc ce plaisir étrange? Vraiment étrange, car on ne saurait dire, comme pour les autres plaisirs humains et pour les autres vices résultant de l'excès des plaisirs qu'il corresponde à un besoin organique de notre nature, peu à peu exaspérée et devenu tyrannique. Sous des formes plus ou moins perfectionnées, toutes nos voluptés modernes ont été pratiquées de tout temps; cette volupté-ci fut ignorée des civilisations anciennes, et n'apparut en Europe qu'au temps de Catherine de Médicis.

Ceux de nos sens qui semblent aujourd'hui la requérir, soit construits pour en être incommodés; contraints par nous à s'y accoutumer, ils la perçoivent, c'est bien le mot, à contresens. Car la fumée ne saurait produire qu'une émotion de l'odorat; c'est par le nez que nous devrions fumer, — et nous nous obstinons à enfumer notre palais, à peu près insensible aux odeurs. On a fait l'expérience: les yeux bandés et les narines obstruées, un fumeur ne sait plus distinguer un cigare allumé d'un cigare éteint...

Tout est donc anormal dans l'acte du fumeur; il soumet ses muqueuses buccales à un travail dont rien, absolument rien, ne révèle le besoin. Et, voulant respirer un arôme, il le respire par la bouche, — ce qui est presque aussi singulier que si l'on se mettait une paille dans les narines pour aspirer du vin de Bordeaux.

Admettons cependant que l'odorat trouve finalement son compte de sensations dans cet acte bizarre. Il y a des fumées aromatiques, qui plaisent à tout le monde. La fu-

mée du tabac est éminemment incommode. Preuve: personne n'aime à respirer la fumée produite par autrui. On ne tolère l'odeur et le goût que de "sa" fumée.

Les hommes ont la ressource de combattre ainsi, par une sensation personnelle, la sensation désagréable qui leur vient des autres. Mais que penser de nos malheureuses compagnes, à qui nous imposons, en somme, de respirer ce poison sans s'intoxiquer e les-mêmes!... Si les femmes, c'est avéré—n'avaient un odorat notablement moins subtil que le nôtre, il y a beau temps qu'elles se seraient révoltées! A demi insensibles aux odeurs comme elles sont, questionnez-les cependant, questionnez-les à fond. Après vous avoir assuré qu'elles "adorent le parfum des cigares", elles finiront par vous avouer qu'elles ressentent une horreur violente contre cet empestement autoritaire, et qu'elles voient toujours un hommage pour leur sexe dans le renoncement d'un homme au tabac.

—J'accorde, dira un fumeur, que l'odeur du tabac d'autrui soit désobligeante. Mais vous ne nerez pas que, pour qui le fume, un havane de choix n'ait un goût et un parfum d'une finesse délicieuse...

Oui, fumeur mon ami, le havane de choix contient effectivement dans sa fumée un parfum, ou plutôt un goût subtil qui n'est pas sans analogie avec le goût du meilleur vin de Bourgogne... Mais fumez-vous donc toujours des havanes de choix? Et si vous en fumez, vous, combien de fumeurs ont le moyen de vous imiter? Je vais vous en parler pour vous le professionnaliser. secret de mes souvenirs, avant le dernier enchérissement, on admettait, entre augures de la régie, qu'un bon cigare ne saurait coûter moins de quatre-vingts centimes. Et l'on convenait qu'il était plus sûr de s'approvisionner à un franc trente! Jugez de ce qu'il doit en coûter, aujourd'hui, pour ne pas fumer du rebut!...

x x x

Alors, pourquoi fume-t-on?

Pas pour le goût du tabac, certes! Nous venons de convenir que, presque toujours, même pour qui aime ce goût, c'est une bonne fortune exceptionnelle que de le rencontrer franc et pur dans un cigare ou dans une pipe.

Pourquoi fume-t-on?

Pour le geste, qui est un passe-temps, pour l'hébétément qui suit l'absorption du toxique. Exactement comme l'ouvrier l'ampoule son verre de cognac où l'on a versé un poison d'une exécrable saveur.

Mais c'est une série de gestes divertissants que d'entrer à l'estaminet, de s'offrir réciproquement des tournées, de choquer les verres, de lever le coude... Et de ces gestes résulte enfin l'hébétément momentané, l'objet des convoitises de la plupart des humains.

Tous les humains aiment passionnément le sommeil qui est la suspension de la vie, éveillés, ils cherchent encore dans diverses torpeurs congestives, la ressemblance précieuse du sommeil. Les voici qui boivent pour l'agrément de sentir leurs idées se brouiller, l'observation de la réalité s'affaiblir, la vie désarmer... Les voici qui fument pour s'alourdir le cerveau, pour assourdir leur pensée, pour localiser dans les muqueuses du palais et du nez toute la sensibilité de leur tête. Le tabac, comme l'alcool, n'est en somme, qu'un opium occidental. Et voilà pourquoi la qualité de l'alcool et celle du tabac importent assez peu au consommateur, pourvu qu'ils lui procurent l'objet véritable de son vice: l'amusement d'un geste et, à des degrés divers, l'hébétément.

Facétieux augures qui réside au palais de nos rois, continuez donc l'ingénieuse série de vos brimades. Tourmentez le fumeur, rançonnez-le, ruinez-le; donnez-lui à consommer de la sciure de bois mélangée à de la paille; raillez-le publiquement, par-dessus le marché, publiez dans les quotidiens, officiellement, qu'il est un niais: rien ne l'empêchera de continuer son métier de consommateur tant qu'il pourra tirer quelque fumée de ce que vous appelez du tabac, et que cette fumée gardera une certaine puissance hébétante... Une heure de vie escamotée par jour à frotter des allumettes, à sucer des feuilles qui brûlent: une autre heure de vague congestion, entre la migraine et le sommeil: cela vaut bien le million par jour que les fumeurs français paient à l'Etat.

Marcel PREVOST.

—Le coeur de la femme est un océan d'aimour dans lequel l'homme se noie avec délices.

—Un bon coeur de femme, c'est le port dans la tempête; un vilain coeur de femme, c'est la tempête dans le port.

## Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

## NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 14 AVRIL 1913.

### "L'ARLESIENNE"

## THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 14 AVRIL 1913.

### "UN DIVORCE"

## L' "ETUDIANT" PROH PUDOR!

EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL  
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,

288, rue Sainte-Catherine-Est.  
252, rue Saint-Denis.  
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est.  
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est.  
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est (coin Saint-Denis).

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale.  
MM. GUENETTE, SENECAI, St-Denis.  
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).  
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri.

Une jeune écolière lisait à haute voix dans un vieux livre que son professeur lui avait mis entre les mains. Elle prononçait les mots tels qu'elle les voyait écrits: teste, feste, etc., en faisant sonner les "s".

Le professeur lui fit observer qu'il fallait lire comme si les "S" n'y étaient pas, et prononcer "tête", "fête".

La jeune fille, continuant sa lecture, arriva au passage suivant:

"La marquise, indignée qu'on lui tint teste dans cette discussion, sortit "aussitot" du salon en maugréant et en..."

Ici l'écolière s'arrêta court. La jeune fille, toute honteuse, tendit le livre à son professeur, et lut.

... "En maugréant et en "pestant" bien fort!"

x x x

Quelques bohèmes se paient le luxe d'un petit diner et se font servir à qui mieux mieux.

Le valet de table demande l'ordre de chausson. Adolphe, le spirituel demande "des fautes d'orthographe".

—Comprends pas, monsieur.

—Apportez-moi des fautes d'orthographe, vous dis-je, répète le bohème impatient.

—Nous n'en avons pas, répond le valet qui ne comprend pas.

—Alors pourquoi en mettez-vous sur votre menu?

: o :

## La femme parfaite

Un moraliste berlinois, et non des moindres, décrit la femme parfaite.

Elle doit ressembler à l'escargot qui ne quitte pas sa maison; mais elle ne doit pas, comme l'escargot, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

Elle doit ressembler à l'écho qui ne parle que si on l'interroge, mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à toujours avoir le dernier mot.

Elle doit être, comme l'horloge de la ville, d'une régularité parfaite, mais elle ne doit pas, comme cette même horloge, faire entendre sa voix à travers toute la ville... etc... etc...

Que voilà de vaines paroles, puisque la sagesse des nations nous dit que la perfection n'est pas de ce monde!

: o :

## CAFÉ

Café, liqueur universelle,  
Nectar aimé des dieux,  
Ton suave arôme recèle  
Un pouvoir mystérieux.  
Tu réveilles l'intelligence,  
Nourris l'esprit et la gaieté.  
Plus d'un chef-d'oeuvre a pris naissance  
Dans ton parfum, divin café.  
BEN TAYOU.  
("Journal des Etudiants", 1895).



## EAU DE RIGA

Pendant que tout renaît à la vie, que la nature entière fait sa toilette, étudiants dont la machine digestive fonctionne avec difficulté, imitez l'oeuvre printannière: faites un nettoyage complet. Pour cela, servez-vous de l'EAU DE RIGA et vous rendrez la nature jalouse de votre état florissant.